

Rédaction: 162 rue Saint-Denis

Chambres 300 - 301

Administration: 164 rue Saint-Denis  
Tél.: Est 893. Atelier, M. 7309

## Abonnements par la Poste

|                  | Canada | Etranger |
|------------------|--------|----------|
| Un an . . . . .  | \$2.50 | \$3.50   |
| Six mois . . . . | 1.50   | 1.75     |

Directeur: ROGER MAILLET

## Les livres et la vie

## La littérature canadienne à l'étranger

Il s'est donné la peine de naître  
(D'AUREVILLY).

Monsieur le Chanoine Emile Chartier est un homme heureux; il s'est donné la peine de naître, et c'est quelqu'un, tous les étudiants le savent. Vieux professeur de rhétorique, voyageur athénien, attique par la face et par le style, auteur de plusieurs discours, conférences et de quelques pages de *paix*, intitulées cavalièrement, *Pages de combat* (1911), il symbolise la puissance littéraire de notre époque. Redoutable adversaire du critique Camille Roy, c'est quelqu'un. Je vais donc parler d'un esprit considérable, plus considérable que considéré.

Je dois en parler avec respect et cette touchante modération qui m'est familière. Un tel nom, du reste, immobiliserait les plus terribles pandours de chez-nous. On me pardonnera, si je suis contraint d'employer quelques euphémismes, indispensables dans la circonstance, pour exprimer toute mon admiration à l'adresse de ce Doyen de lettres que le pauvre peuple ne connaît pas assez.

Ecrivain de génie, M. Chartier fut peut-être le premier, chez-nous, à lui s'écouter. Un tel nom, du reste, immobiliserait les plus terribles pandours de chez-nous. On me pardonnera, si je suis contraint d'employer quelques euphémismes, indispensables dans la circonstance, pour exprimer toute mon admiration à l'adresse de ce Doyen de lettres que le pauvre peuple ne connaît pas assez.

Avec de tels titres, vous ne l'ignorez pas, misérables poètes des greniers, qu'il est absolument impossible de ne pas fabriquer un manuel littéraire parfait, parfait au point de vue de la pensée sèche et du style sec. C'est ce que vient de réussir M. Chartier de l'Académie canadienne. Poussé par les lettres professorales, attiré par la gloire de l'érudition universitaire sur la mer de la renommée inexistante, il vient d'atteindre le rivage de la gloire du manuel, suprême consolation des grands Arrivés. Ah! le cher homme qui s'écoute écrire!

La vie étant brève, j'avais décidé d'abord de ne pas tracer une seule proposition sur le dos de son étonnante brochure, mais, ayant songé à l'auteur aussi bien qu'à l'importance de son nom, je me serais jugé le dernier des patriotes en n'en parlant pas. J'expédierai donc promptement M. l'académicien, ne forçant pas mes lecteurs à s'attarder dans un marécage, où ne parut jamais le plus pâle rayon de soleil.

En France, comme ailleurs (et c'est justice), il y a toutes sortes d'esprits. Il y en a de grands, de médiocres, de pauvres, de malades, de blessés. Il y a des esprits subalternes, inférieurs qui ne pensent point, mais qui disent ce que les auteurs ont pensé. Ce sont des esprits qui ne sont pas originaux et qui cessent, par conséquent d'être des esprits. M. J. Calvet, entrepreneur pratique d'un manuel illustré d'histoire de la littérature française, appartient à cette très académique catégorie.

M. Calvet n'est pas un esprit. Preuve: c'est qu'il travaille dans l'érudition-pédantisme; qu'il traduit, compile, manipule l'esprit des autres dans un manuel qui illustre la perfection l'auteur d'une si comique entreprise. L'entreprise est de lui; c'est son œuvre incontestable. Mais il se garde bien de mettre la main à la pâte et d'essuyer le couteau. Pour la consommation de cette ignominie intellectuelle, il a ses subalternes. M. Chartier, je crois bien le savoir, possède toutes les qualités nécessaires "pour mener à bien" (je parle sa langue) l'éducation littéraire par le manuel. C'est ce qu'a vu tout de suite le rusé Calvet qui invita le mandarin à écrire "la partie canadienne" (grâce à l'homme me pardonne une dernière fois ce langage "manuelatoire").

Avec ses titres, et sachant bien que ce lui était une fière occasion de redorer sa vieille couronne académique, M. Chartier ne pouvait convenablement pas refuser. Il accepta. Son produit, on le trouve dans la brochure, dont le titre seul est exact: la *Littérature française à l'étranger*, de la page 52 à la page 130. Un puits de délices et de trouvailles, de surprises et de style.

Le critique-doyen, l'homme, par excellence, impossible, que n'ébranlèrent jamais les tempêtes de l'enthousiasme ou de la poésie, étale, avec un sang-froid de modiste-bachelier, son érudition. Le manuel, d'ailleurs, exige toujours de tels aplatissements.

Depuis tant d'années qu'il fait des lettres canadiennes, M. Chartier peut parler, en maître, de ce qu'il croit savoir. Il affirme: il tranche; il condamne et récompense; il jette, ici et là, de vieilles opinions qui ont traîné sur tous les bancs de nos collèges, opinions qu'il serait ridicule de démolir systématiquement. Sérieux dans la tâche que lui a confiée le finisseur Calvet, le critique de l'Académie trouve encore le moyen de s'amuser, d'amuser le public et de nous montrer aux yeux de l'étranger, plus bêtes, plus ignorants, plus sauvages qu'on ne l'est en réalité. Tout cela à son prix et mérite d'être décoré pour la plus douce consolation des écrivains obscurs.

Il fallait mettre en parallèle les littératures belge, suisse et canadienne. Il fallait parquer dans une même histoire tous les héros de lettres, tous les pontificaliers et tous les farceurs. Travail amusant, sans doute, et peu difficile, vous en conviendrez, que seul, toutefois, un professeur rempli de lui-même et d'histoire, devait entreprendre. Je me représente très bien le docte ne pouvant écrire qu'avec une couronne de laurier sur la tête. N'ayant jamais été instruit du sentiment du ridicule, ce n'est pas lui qui va craindre de mettre en regard Verhaeren et Fréchette, C. Lemonnier et de Gaspé, Rodenbach et Bibaud, Louis Dumur et Mgr Bruchési, Maeterlinck et l'abbé C. Roy.

Ouvrez, si vous en avez le courage, la brochure de Calvet; voyez les contrastes et les contradictions; établissez les talents d'un côté et de l'autre; attendez le jugement irrévocable de cette précieuse balance, et dites-moi si ce manuel n'est pas le comble du ridicule ou de la farce toute nue.

## CONTRE TOUS LES ABUS ET TOUTES LES INIQUITES

## LE MATIN

POLITIQUE ET LITTERAIRE

KANT déjà voyait dans la guerre "le crime dont le genre humain continue à se rendre coupable en refusant de se soumettre à une constitution légale qui règle les rapports des peuples entre eux."

ses pages de prose! Il me semble qu'il aurait pu lire la magistrale étude que M. Asselin a écrite sur l'œuvre de M. Groulx. Il lui aurait été facile, alors, de copier dans Asselin les beaux passages et les extraits choisis qui caractérisent parfaitement le talent poétique de M. Groulx. Horreur! Croyez-vous que M. Chartier irait chercher la lumière chez un homme qui fut autrefois un pamphlétaire, un journaliste de bague. Asselin? M. Chartier, juge, ne le mentionne même pas comme ancien journaliste dans son inutile brochure. Asselin? L'un des rares écrivains de chez-nous qui sachent tenir proprement une plume. Le Manuel l'ignore, comme il ignore Fournier et son œuvre si française. Tous les deux personnifient le néant. Il reste M. l'abbé qui admire de Lotbinière, Routhier, de Gaspé et le suave Montpetit. Ah! oui, Montpetit qui est pas mal gros. Il aura eu de la chance celui-là. On trouve le moyen de citer de lui quatre bonnes pages et de l'appeler UN PENSEUR. De M. Bourassa, par exemple, deux pages ordinaires suffisent. Voilà la littérature canayenne.

C'est ça la littérature canadienne à l'étranger.

Amusez-vous, messieurs les Français; et, vous Hanotaux, dites que nous sommes grands, en temps de guerre. La voilà la littérature canadienne-française. La voilà la Dégumillée que j'ai voulu ensevelir un jour dans un tombeau comminatoire, parmi les roses et les scabieuses. La voilà la Dégumillée, presque nue, maintenant, que M. Chartier a le courage de traîner devant les assises de l'Intelligence et les tribunaux littéraires d'Europe. La voilà la Dégumillée, telle que caressée dans les bagnes de l'âme sa misérable vie. La voilà la Dégumillée, fouettée, domptée enfin par un professeur qui a l'habitude du commandement et de la victoire. Ah! oui, la sainte victoire et la sainte union avec la France, cette mère naturelle. Seulement, nous restons des vaincus et des humiliés.

M. le chanoine, très honorable, devrait l'être surtout dans ses écrits. Connus en France, admirés chez-nous, il pouvait nous montrer, tels que nous sommes. Il pouvait rendre justice aux morts comme aux vivants, aux humbles comme aux Arrivés. Il pouvait écrire un manuel (on ne lui a jamais demandé d'être un Veillot ou un Voltaire) un manuel, où la justice et la vérité auraient éclaté dans la pleine lumière, consolant les artistes et réchauffant le cœur des plus humbles. L'occasion était belle, n'en doutez pas; elle ne reviendra pas de sitôt, n'en doutez pas non plus.

Que la brochure de Calvet couvre le monde français, c'est ce que nous demandons de grand cœur. Que M. Chartier soit connu, c'est ce que nous souhaitons. Il vient de tailler avec indifférence la dernière pierre de sa tombe académique. J'aurais préféré attendre la mort. Qu'importe! Nous avions les bas-bleus. Nous avons le Bas VIOLET. La justice suit son cours.

VALDOMBRE.

## Baronial By-Play

The C.P.R. Baron surely pushes into the flickering rays of the fading twilight. The Gazette read him into the Lord Renfrew picture at Quebec, to the absolute exclusion of everyone else. Who? ... The Baron!

Who was "spoken of" as Governor-General of the Irish Free State by that organ of C.P.R. "puffery"? ... The Baron!

"A possibility" as Canadian Commissioner at Washington likewise? ... The Baron!

The agent of prevention of a review of the late Sir William Van Horne's great book in The Gazette, in the Canadian Press generally? Who? ... Why, the jealous Baron, to be sure!

Remains an untold avenue of fame and publicity—the last, and only, perhaps—the stage of the Trans-Canada theatrical circuit,—that of the Baronial son-in-law's late, but "busted", enterprise!

They have Baronial mummies in Great Britain, who thus try to retrieve fallen fortunes. Why not in Canada?

Let us preserve our British—and Imperial—traditions!

Yes, Baron!

(Next Week—the Other Baron.)

## LE LIBRE-ECHANGE

La crainte de la spécialisation à outrance et de la déchéance du pays, comme résultats de l'échange international est le deuxième argument des protectionnistes; il paraît tout aussi chimérique. Sans doute, tout pays a le droit de développer toutes les énergies qui sont en lui, peut-être à l'état latent, non seulement dans l'agriculture, mais dans l'industrie. Il doit s'efforcer de tirer de lui le plus avantageux de son sol, de son climat, des aptitudes de sa race. C'est entendu. Mais qu'est-ce qui vaut le mieux comme système pédagogique pour susciter et développer ces énergies? N'est-ce pas précisément la concurrence internationale, par la rude discipline qu'elle impose à un peuple en le forçant à faire ou mieux ou autrement que les autres, en le délogant des positions déjà occupées pour le contraindre à se créer par ailleurs des ressources nouvelles? En fait voit-on dans les pays libre-échangistes, comme l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, une industrie moins diversifiée que dans les pays protectionnistes? Nullement.

ANDRÉ GIDE.  
(Publié par le comité de la Défense libérale.)

## LE PRINCE ET MEDERIC

Sous le titre "Echange de salutations entre le prince et le maire Martin", le *Canada* publie une intéressante nouvelle. Ainsi qu'un ancien député de Québec, le "Prinrice" voyage "en coq nicaud" et comme son nom emprunté est connu de tous, on ne voit pas bien de quelle manière les gens peuvent s'imaginer qu'il n'est pas ici. Le don de se dédoubler est un privilège des grands, comme le mariage morganatique et autres avantages qui font envier le métier de prince aux imbeciles.

En même temps que vous et moi, Médéric a appris que le prince de Galles, mal déguisé sous le nom de Lord Renfrew, venait au Canada visiter ce qui sera peut-être l'asile de ses vieux jours et, aidé de son habile secrétaire et du sergent Lafleur, il lui a envoyé une dépêche, payée par vous et moi, comme toutes les dépenses de ce genre fin. Nous n'en citons pas le texte, c'est inutile, mais la réponse du prince est typique, la voici: "Mes remerciements pour votre aimable télégramme que j'ai bien goûté."

Le prince est du moins sincère. Toute prose portant la griffe de notre maire-cigarière mérite d'être goûtée et appréciée. Mais cela n'a pas suffi à notre premier magistrat qui a cru bon de s'épancher dans le sein des journalistes à qui il a répété et son télégramme et celui du prince en ajoutant des commentaires qu'on nous permettra d'apprécier et de "goûter" à notre tour.

"La porte est maintenant ouverte au prince de Galles", a-t-il dit; "s'il le juge à propos, le prince pourra s'arrêter chez nous et nous voir. Je crois en vérité que les citoyens et les citoyennes seraient heureux de le revoir. S'il peut trouver moyen de le faire, je suis sûr que le prince viendra avec plaisir."

Nous n'en doutons pas non plus. Une heure de conversation avec Martin, que désirer de plus? Les princes, cultivés par ailleurs, manquent parfois de cette profonde philosophie, de ces vues ouvertes et vastes qui sont l'apanage des grands hommes d'Etat comme notre Médéric municipal. A son école Lord Renfrew (alias le prince de Galles, comme on dit au Palais) pourra connaître les plus profonds secrets des expropriations, des contrats et des placements lucratifs. S'il avait aussi — nous parlons du prince, — l'avantage de causer un peu, à cœur ouvert, à Napoléon Séguin, il retournerait chez lui emportant en son âme ingénue la clef du mystère qui entoure l'élection de Sainte-Marie.

Mais revenons à notre maire. Le *Canada* ajoute:

"Comme bien l'on pense, M. le Maire a pris un vir intrépidement au départ du Prince de Galles. Ayant à bord après-midi qu'après de l'hon. juge Tessier, à hier même paquebot, Lord Renfrew s'était informé des deux maires, M. Martin et M. Church, celui de Montréal en a dit aussitôt sa vive satisfaction. "Le Prince ne m'oublie pas et je ne l'oublie pas", a déclaré M. Martin. Et il a repris: "Il a été trop pour nous pour l'oublier." Certes, j'aime ce garçon, parce qu'il m'a été bien sympathique."

Nous ignorons si le prince s'est enquis de ces deux fantoches auprès du juge Tessier ou si celui-ci a voulu se "payer le syphon" des deux

Stuart Mill a proclamé: "C'est l'enseignement de la tradition universelle, fondé sur l'expérience universelle, que les hommes sont corrompus par le pouvoir."

Stuart Mill avait raison. La carrière de George Washington fournit peut-être le seul démenti à cette loi constante. Mais de Washington au régime Tasche-reau !...

Journal d'avant-garde

individus, mais il est certain que Tommy Church prendra la chose aussi au sérieux que Médéric car il est pour le moins aussi ignorant et aussi vaniteux que lui.

"Le prince ne m'oublie pas et je ne l'oublie pas". Ce mot a quelque chose de napoléonien. C'est avec des phrases comme celle-là que le Petit Caporal enthousiasmait ses troupes et que Médéric endort ses conseillers, Sansregret aucun.

Cependant, le "j'aime ce garçon" nous semble un peu familier. Le prince et Médéric n'ont pas gardé les rossignols ensemble, que diable, et il faut avoir un peu de respect, même pour un prince incognito. Mais, le *Canada* nous fait connaître des reminiscences de Médéric. Nous citons:

"Bien loin d'oublier le Prince de Galles, M. le maire Martin rappelle à son sujet les souvenirs les plus émus. Il ne sait comment remercier le prince de l'affection presque paternelle qu'il a paru lui marquer."

Nous ignorons l'âge de M. Martin, mais il a certainement dépassé la trentaine. Alors, comment le prince qui a 28 ans peut-il avoir pour lui une affection paternelle? Médéric voulait peut-être dire "filiale", mais il ne connaissait pas ce mot, son secrétaire non plus. Cependant, il y a plus:

"Il se souvient de toutes les paroles, françaises, du reste, qu'il a reçues de lui, non plus que les réponses que M. le maire Martin a faites en ayant toujours soin du protocole."

Ces paroles "françaises du reste" sont restées gravées en la mémoire de Médéric ainsi que les réponses conformes au protocole. Comme notre maire ignore si le protocole est une automobile ou un instrument de musique, nous nous demandons comment il a pu le suivre si soigneusement. Lisez la suite:

"Le prince est venu deux fois à Montréal durant son séjour au Canada. Après nous avoir salué rapidement la première fois, le prince avait traversé le pays. A Vancouver, il avait été rejoint par le maire de Montréal en personne. Le prince, surpris, l'avait chaudement accueilli: "Je suis très flatté", lui aurait-il dit, "que vous ayez fait tant de chemin pour moi." M. Martin se rappelle sa réponse: "Altesse, on ne peut jamais faire trop pour son futur souverain."

Nous comprenons que le prince ait été surpris en voyant "ressoudre" Médéric dans un endroit où il s'en croyait à l'abri. Il a été flatté, sans doute, d'apprendre que notre maire repartait par le premier train. Mais la réponse de Médéric est typique: "Altesse, on ne peut jamais trop faire pour son futur souverain". Comme c'est talon rouge! Si nous parlons le français de Louis XIV, — et on nous en accuse parfois, — il est certain que Médéric a les sentiments et les penses du grand siècle. Comme il ferait bien dans un tableau de Fragonard, avec sa ferraille sur le ventre et son tuyau!

"Altesse, on ne peut jamais, etc."

"M..." comme disait Cambronne et comme diront probablement les électeurs de Médéric.

TREPANE.

## Macnab Repeats His Challenge

## Baron Roorback is confronted by another title---Munchausen

(By Brenton A. Macnab.)

In *Le Matin* of August 25, I addressed this challenge to His Lordship of the Star:

First. — It is my considered belief and conviction that the above alleged despatch (quoted in full) to the Montreal Star did not originate in Ottawa, but, on the contrary, was compiled in The Star office, or elsewhere, by Lord Atholstan, or under his instructions, in order to give some semblance of reality to the monstrous statements which have lately been appearing in The Montreal Daily Star, under the heading, "The Whisper of Death", and

Second. — That a scrutiny and investigation will reveal the absolute truth of the belief expressed in the paragraph next above.

I further offered to leave the whole matter for decision in the hands and judgment of Messrs. Robert S. White (The Gazette) and Col. Geo. H. Ham (C.P.R.) under conditions only calculated to bring out the truth. I bound myself to contribute \$100 to charity, if the investigation did not reveal the complete truth of my charges; to apologize to His Lordship in like case, he to pen the *amende*.

The despatch quoted was a lot of verbal flapping, reciting how public opinion in Ottawa was stirred by The Star's whispering; something a "special correspondent" would never write, though it was made to appear that it was written by such an one—"A Star special by Staff Correspondent."

I have now waited patiently for a month, but His Lordship has chosen to ignore my charge.

I think I know enough of the Noble Lord's mentality and methods to tell *Le Matin's* readers why.

But first I wish to call attention to the methods of journalism pursued by The Star in connection with its "Whisper of Death". Never has a journalistic parade of falsity in fact, and hysterical argument in support, been so universally condemned and disavowed. From one end of the country to the other in the press and out of it, there was hooting and hissing over the allegations of decadence and national up-break in Canada. Every argument was rebutted; every proposition was denied.

The "Whispers" stirred the Canadian spirit of "no surrender" like a trumpet call to repel an invader; or the soul-stirring defiance that greets an unwarranted national insult.

The St. James St. journalist swaggoner and bully was taught, as never before, that there was a limit to the toleration of his fakes and falsehoods. It was, in some respects, similar to the feeling shown in Parliament in the session of 1919, when titles were abolished in Canada be-

cause Sir Hugh Graham had been elevated to the House of Lords; when he was called Baron Atholstan—out of which grew quite properly—thanks to The Gazette—the universally recognized nickname, "Baron Roorback". That was one time when the "old chloroform artist" of St. Antoine Street administered a dose in the public interest; and put the Baron to sleep, despite the howls of ribald laughter which greeted the process of administration.

His Lordship of The Star ignored my recent challenge, because "I had the goods" on him. Moreover, he figured out that *Le Matin's* small English circulation would prevent widespread dissemination of the challenge. But I venture to say that in the West End of Montreal to-day there are thousands of people who have knowledge of his cowardly shirking.

The "haughty indifference" of the Baron conceals a cur-like cringe, elephantine as is his epidermis. But wriggle and bluff and ignore as he will, and does, he cannot blunt the point of my shaft. It is planted in a vital spot. It penetrates the whole system he follows, every method he improvises in the detestable journalism of The Star; those systems and methods he has chosen to adopt for the last ten years; ever since he accepted a title from Sir Wilfrid Laurier for betrayal of the Conservative party, and developed the itch for greater titular honor and an insatiable greed for power and gold.

Ten years ago! It was then that the writer left The Star. I left the paper because my manhood and good faith were at stake in the public estimation.

I left The Star because I refused to shut my eyes to the tramways iniquity whose anti-public interest ramifications I had discovered quite accidentally.

(Continued on page 4.)

## Un accident mortel d'aviation effraie toujours.

Cependant, si l'on consulte les chiffres, on voit qu'en 1922, le nombre de ces accidents n'a été que de douze en France.

La moyenne est plus forte pour tous les autres genres de locomotion.





